

Rencontre de deux mondes. Drummondville sous la loupe d'un sociologue américain

Harold Bérubé

Numéro 123, 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79581ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bérubé, H. (2015). Rencontre de deux mondes. Drummondville sous la loupe d'un sociologue américain. *Cap-aux-Diamants*, (123), 22–26.

RENCONTRE DE DEUX MONDES

DRUMMONDVILLE SOUS LA LOUPE D'UN SOCIOLOGUE AMERICAIN

par Harold Bérubé

En 1943, le sociologue américain Everett Hughes fait paraître son premier ouvrage, intitulé *French Canada in Transition*. Il y propose une étude des importantes transformations que connaît alors le Canada français, confronté depuis plusieurs décennies déjà au double processus d'industrialisation et d'urbanisation. Hughes s'intéresse tout particulièrement à la dimension ethno-linguistique de cette transition complexe, donc aux relations entre anglophones et francophones, entre catholiques et protestants. Le livre connaît un succès considérable aux États-Unis et devient rapidement un classique de la sociologie de l'époque. Il sera traduit en français par le sociologue québécois Jean-Charles Falardeau, en 1948.

L'ouvrage, même s'il propose des conclusions qui s'appliquent à l'ensemble de la province, repose tout de même sur une étude de terrain minutieuse, menée par Hughes à la fin des années 1930 dans une petite ville industrielle du cœur du Québec. Cette petite communauté, Hughes la présente sous le nom de Cantonville.



Vue aérienne de Drummondville en 1935 avec, au premier plan, la Canadian Celanese Limited Co. (Société d'histoire de Drummond, Fonds Celanese; P90-1.1-27).

Derrière ce pseudonyme, et ceux utilisés pour nommer les nombreux habitants de la ville qu'évoque Hughes au fil des pages, se cache Drummondville. Comptant un peu plus de 10 555 (22 029 pour le grand Drummondville) habitants en 1941, elle devient le prisme à travers lequel le sociologue américain observe avec grande

finesse un Canada français en transition.

EVERETT HUGHES ET L'ÉCOLE DE CHICAGO

Everett Cherrington Hughes naît en Ohio, en 1897. Descendant d'une longue lignée d'agriculteurs, il se tourne vers le monde



Vue de la rue Lindsay, Drummondville, Québec-23. Carte postale 1930-1940 (Collection Simon Beauregard).

académique et, à la suite d'études universitaires en Ohio, s'établit à Chicago en 1917. Après quelques années consacrées à l'enseignement de l'anglais aux nombreux immigrants qui gagnent cette métropole du Midwest américain, il va reprendre ses études au Département de sociologie et d'anthropologie de la University of Chicago, sous la direction de l'éminent sociologue Robert Park. C'est durant ces études qu'il épousera la sociologue canadienne Helen MacGill, qui l'accompagnera et l'assistera dans ses recherches sur le terrain. En 1927, un an avant la complétion de sa thèse de doctorat, il est embauché comme professeur de sociologie à l'Université McGill et y restera jusqu'en 1938, date à laquelle il retournera à la University of Chicago. Il faut le souligner, à cette époque, cette institution est le cœur de la pensée sociologique en Amérique du Nord. Cette fameuse « école de Chicago », comme on la désignera rapidement, est composée de chercheurs qui, en s'inspirant d'abord et avant tout de la métropole en mutation dans laquelle ils évoluent, cherchent à mieux comprendre l'impact de l'industrialisation et de l'urbanisation sur le fonctionnement des sociétés et des communautés qui les vivent. La ville de Chicago devient un terrain d'enquête qui

leur permet de mieux comprendre, puis d'expliquer plusieurs des problèmes sociaux qui surgissent alors dans les grandes villes du continent. Pour mener à bien cet ambitieux programme, les sociologues de l'école de Chicago favorisent une approche qui fait de la ville et de ses quartiers de véritables milieux naturels dans lesquels les

chercheurs se plongent pour étudier le fonctionnement de cette écologie urbaine. Une observation minutieuse du milieu doit mener à l'identification des principaux acteurs de ces écosystèmes, de comprendre les jeux d'équilibre qui permettent de composer ou de recomposer une société urbaine en mutation. Plus largement, avec ces études de terrain détaillées, les sociologues de l'école de Chicago peuvent analyser les mécanismes par lesquels une société passe d'une culture rurale ou traditionnelle (*folk*) à une culture urbaine ou moderne. D'abord utilisée à Chicago, cette approche sera reprise ailleurs, aux États-Unis et au-delà.

C'est dans ce contexte que se situe la contribution d'Everett Hughes. Tout au long de sa carrière, il reste loin des cadres théoriques lourds et contraignants, ce qui explique probablement le fait que ses écrits aient remarquablement bien vieilli. Sa principale contribution à la sociologie est de nature méthodologique : ses enquêtes sur le terrain se caractérisent par leur profondeur et ses observations, par leur grande perspicacité. C'est en réaction aux travaux d'un de ses collègues que Hughes tournera son attention vers Drum-



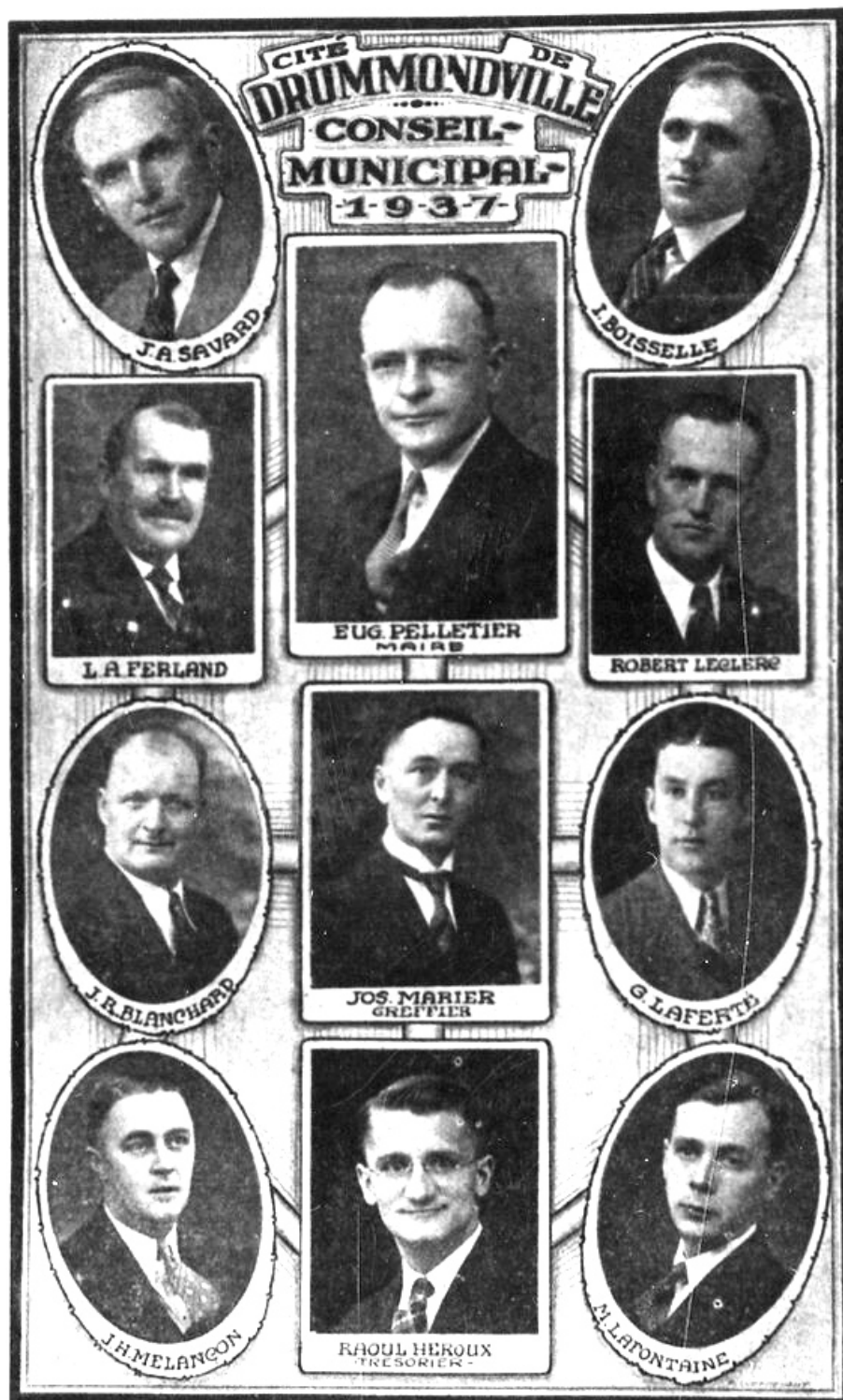
Vue de la rue Saint-Jean et de ses logements ouvriers vers 1930. (Société d'histoire de Drummond, Collection régionale; C1-2.4A18).

mondville. Alors que Horace Miner entreprend des recherches sur la paroisse de Saint-Denis-De La Bouteillerie (Kamouraska) pour étudier ce qu'il considère comme la rare survivance d'une *folk society* à l'état pur en Amérique du Nord, Hugues décide de tourner son attention vers une communauté plus représentative de la réalité canadienne-française, confrontée aux effets de l'industrialisation depuis la deuxième moitié du XIX^e siècle.

L'INVENTION DE CANTONVILLE

Pour le Québécois du début du XXI^e siècle, le regard que porte Hughes sur Drummondville et le Québec est fascinant. D'une part, c'est le regard d'un observateur détaché des rapports complexes et souvent conflictuels qu'entretiennent alors et aujourd'hui encore les deux solitudes. Par exemple, l'avant-propos du sociologue canadien-anglais Lorne Tepperman pour la réédition de 2009 de l'ouvrage colporte toujours des stéréotypes – l'image d'un Canada français borné et ethnociste – que déconstruit pourtant en bonne partie Hughes en 1943! D'autre part, si Hughes est en mesure d'offrir un portrait plus équilibré de la situation, c'est en bonne partie à cause de son engagement sur le terrain comme chercheur. En d'autres mots, le chercheur est intimement engagé dans son milieu et en mesure d'observer de l'intérieur les communautés anglophone et francophone de Drummondville.

Pour un Américain enseignant à l'Université McGill, entrer dans le Québec anglophone des années 1930 n'est pas nécessairement un défi difficile à relever. Toutefois, contrairement à plusieurs de ses collègues, Hughes développera non seulement un grand intérêt pour la communauté franco-québécoise, mais il ira à sa rencontre, apprenant le français et nouant des liens étroits avec les pionniers de la sociologie québécoise, qu'il assiste d'ailleurs dans la mise sur pied de la discipline dans la province. Même après son retour à Chicago, il continuera à entretenir des liens avec des collègues de l'Université Laval et de l'Université de Montréal.



Les membres du conseil municipal de Drummondville, en 1937. (Société d'histoire de Drummond, Fonds La Parole; P89-380127-1).

C'est le même enthousiasme qui l'amènera à passer deux ans à Drummondville avec son épouse pour observer sur le terrain les transformations que subit alors le Ca-

nada français. C'est un choix que Hughes ne fait pas au hasard. La ville qui deviendra Cantonville dans *French Canada in Transition* est le laboratoire parfait pour

Hughes. Le sociologue a pu observer à Montréal de quoi avait l'air un Canada français déjà transformé en profondeur par son contact prolongé et intense avec les forces de l'urbanisation et de l'industrialisation. Il consacre d'ailleurs plusieurs pages de son ouvrage à la métropole. À l'autre extrémité du spectre, un village comme Saint-Denis-De La Bouteillerie (Kamou-raska) représente à ses yeux une exception qui en dit plus sur ce que le Canada français fut que sur ce qu'il est en train de devenir. Drummondville représente donc l'entre-deux parfait pour lui : une communauté très majoritairement francophone, mais confrontée à des transformations socioéconomiques majeures amorcées et en grande partie contrôlées par des membres d'un groupe ethnique différent et largement minoritaire.

C'est ainsi qu'est « inventé » en quelque sorte Cantonville. Lorsqu'on parcourt l'ouvrage de Hughes et qu'on s'attarde aux extraits de son journal de recherche, ou alors à certaines des conversations qu'il rapporte, on réalise que le sociologue américain s'est profondément enraciné dans sa communauté d'adoption, qu'il y a vécu une expérience que l'on pourrait qualifier d'intime. Il a visité les différents quartiers de la ville, fréquenté des cercles sociaux et des individus provenant de tous les milieux, des classes populaires aux élites locales des deux langues. Il sait repérer et déchiffrer les préjugés et les préjudices des différents groupes, et lire entre les lignes.

DRUMMONDVILLE AU CŒUR D'UN CANADA FRANÇAIS EN TRANSITION

Il est difficile de rendre justice à l'ouvrage de Hughes en quelques pages. Il faut souligner d'abord que le sociologue situe bien Cantonville dans le contexte du Québec des années 1930. Pour Hughes, la Belle Province est une société de contrastes, abritant une société rurale qu'il juge à la fois archaïque et en déclin, et une métropole qui est le cœur de l'industrialisation du Canada. Il se garde bien toutefois de s'en tenir à ces remarques générales, in-

sistant sur le fait que la société québécoise – et en particulier sa composante canadienne-française – est complexe et complète, variée et loin d'être monolithique. Pour Hughes, ce qui distingue cette société à l'échelle nord-américaine est que les transformations qu'elle subit sont en grande partie introduites au sein d'une majorité canadienne-française par des acteurs britanniques et américains. Drummondville apparaît alors comme microcosme de cette rencontre.

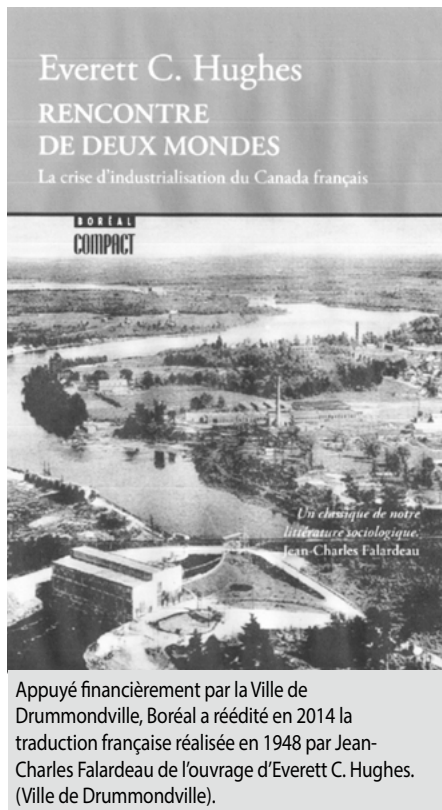
De fait, les observations de Hughes permettent de nuancer nombre de généralisations encore bien vivantes dans

l'histoire et la mémoire collectives. J'en retiens quatre. D'abord, la question du retard économique du Québec. La ville décrite par Hughes est à cent lieues du village de Saint-Denis étudié par Miner. Cantonville est le théâtre d'une industrialisation qui en a transformé profondément le caractère et la forme depuis le début du XX^e siècle. De grandes installations textiles ont remplacé les ateliers plus modestes qui datent de la fin du siècle précédent, attirant dans la ville un grand nombre de ruraux des régions environnantes.

Ensuite, Hughes démontre bien que, même si l'idée et la réalité des deux soli-



Everett Cherrington Hughes (1897-1983). (http://classiques.uqac.ca/classiques/hughes_everett_cherrington/hughes_ec_photo/hughes_ec_photo.html).



Appuyé financièrement par la Ville de Drummondville, Boréal a réédité en 2014 la traduction française réalisée en 1948 par Jean-Charles Falardeau de l'ouvrage d'Everett C. Hughes. (Ville de Drummondville).

tudes demeurent bien vivantes, les deux groupes ethno linguistiques sont loin d'être monolithiques ou de vivre en vase clos. Du côté des anglophones, Hughes souligne l'existence de deux groupes distincts : les anglophones implantés depuis longtemps dans la communauté, assez familiers avec leurs vis-à-vis francophones et assez froids face à l'arrivée de ces anglophones qui accompagnent l'implantation des grandes usines textiles et qui entretiennent une vision plus caricaturale de la majorité francophone. Cette majorité, Hughes le souligne bien, est loin d'être réfractaire à cette modernité industrielle, mais selon le statut socioéconomique ou le genre de ses membres, elle doit composer avec des obstacles et des contraintes que l'on ne retrouve pas nécessairement ailleurs. Comme l'explique Hughes, la croissance de Cantonville est orchestrée par les anglophones, mais elle est d'abord et avant tout francophone.

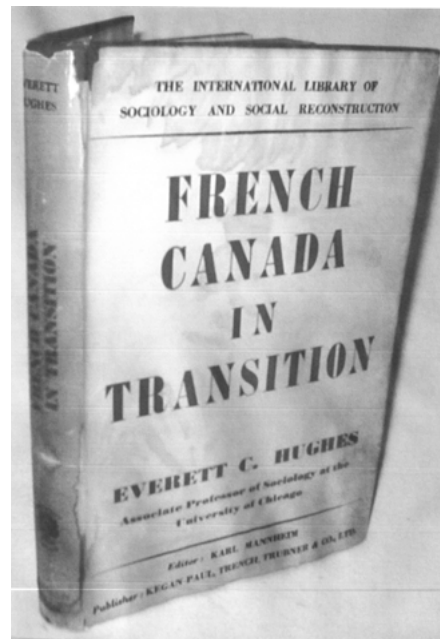
C'est sur ce plan qu'intervient la religion. Au-delà des caricatures de la Grande Noirceur clérico-nationaliste, Hughes dépeint une Église, des paroisses, des clercs et des

laïcs qui s'adaptent à cette nouvelle réalité industrielle et urbaine. Une Église qui a un pied dans la tradition et le passé, qui cherche à préserver sa place dans cette société en mutation en restant fidèle au dogme, mais qui déploie également une pléiade de moyens et de discours plus modernes pour demeurer pertinente pour une population majoritairement ouvrière. De plus, les Canadiens français de Cantonville, qu'ils appartiennent aux élites ou aux classes populaires, montrent déjà d'importants signes d'une sécularisation tranquille.

Globalement, c'est peut-être ce que révèle justement le plus clairement l'ouvrage de Hughes. Même si ses observations datent de la fin des années 1930, d'une époque où le Québec était gouverné par l'Union nationale de Maurice Duplessis, on ne peut pas dire qu'il décrive une société coupée de la modernité urbaine nord-américaine. Aux côtés de descriptions fascinantes et élaborées des processions de la Fête-Dieu ou de la Saint-Jean-Baptiste, Hughes offre de nombreux témoignages de la modernité urbaine de Drummondville/Cantonville. Qu'il s'agisse de la mode, des médias ou des divertissements, Hughes note que les Canadiens français et les Canadiennes françaises de Drummondville savent se mettre au goût du jour, suivre les tendances qu'il a pu observer à Montréal et dans son pays d'origine.

Bref, en revisitant l'ouvrage de Hughes, le lecteur aura le plaisir de découvrir, dans un langage clair et accessible, un portrait détaillé et éclairant de Drummondville à la fin des années 1930, un portrait qui surprendra à bien des égards par la perspicacité des observations et par la connaissance intime du terrain étudié. En découvrant ce portrait d'un Canada français en transition, le lecteur sera amené non seulement à mieux connaître et comprendre Drummondville, mais le Québec et la société québécoise.

Harold Bérubé est professeur agrégé au Département d'histoire de l'Université de Sherbrooke (et originaire de Drummondville).



Everett C. Hughes publie en 1943 son célèbre *French Canada in Transition*. (http://www.daveshootsbookseller.com/?page=shop/browse&offset=160&fsb=&category_id=2&featured=&keyword=&searchby=).

Pour en savoir plus :

Jean-Michel Chapoulie. *La tradition sociologique de Chicago, 1892-1961*. Paris, Seuil, 2001, 490 p.

Jacques Hamel. « Everett C. Hughes et la rencontre de deux mondes », *Sociologies* [En ligne], Découvertes / Redécouvertes, mis en ligne le 26 mai 2015, consulté le 15 juin 2015. URL : <http://sociologies.revues.org/5056>

Everett C. Hughes. *Rencontre de deux mondes. La crise d'industrialisation du Canada français*. Montréal, Boréal, 2014 [1948], 276 p.

Horace Miner. *Saint-Denis : un village québécois*. Montréal, Éditions Hurtubise HMH, 1985 [1939], 300 p.

Maude Roux-Pratte. « Les élites drummondvilloises et la crise des années 1930 : une étroite collaboration autour de l'assistance aux chômeurs ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 58, n° 2, 2004, p. 217-244.

Jean-Philippe Warren. *L'engagement sociologique. La tradition sociologique du Québec francophone (1886-1955)*. Montréal, Boréal, 2003, 447 p.